




Musique

**zoOm culture**

## "Turandot" : Une grande bouffée de surréalisme à l'Opéra Dijon !

 par [Benjamin Hutter](#) | dijOnscOpe | jeu 10 mar 11 | 08:46



 5 personnes

Partager :      

Une once de cinéma surréaliste, quelques touches de commedia dell'arte, beaucoup d'extravagance et des instants fugaces en ombres chinoises... La mise en scène de l'opéra "Turandot" par l'espagnol Cisco Aznar a de quoi dérouter ! Proposé par l'Opéra Dijon jusqu'au dimanche 13 mars 2011, ce petit bout de folie inspiré par Carlo Gozzi et composé par Ferruccio Busoni est, dans cette nouvelle version, un pari esthétique qui redonne toute sa vitalité à l'œuvre presque centenaire du compositeur italien... dijOnscOpe passe en revue les ingrédients qui font de ce moment d'opéra une vraie réussite.



## OPÉRA

### L'opéra d'art et d'essai !



La chorégraphie mêle les genres, les techniques, les pays, les cultures et les symboles.  
Didier Taberlet

La Turandot proposée à l'Opéra de Dijon est un spectacle globalement réussi, qui relance l'intérêt pour cette œuvre peu connue.

Ferruccio Busoni ne figure pas, loin s'en faut, parmi les compositeurs les plus célèbres du début du XX<sup>e</sup> siècle. Monter une nouvelle production de son opéra Turandot, pratiquement tombé dans l'oubli depuis sa création, en 1917, pouvait sembler risqué. L'Opéra de Dijon a pourtant gagné son pari !

La mise en scène en a été confiée au chorégraphe catalan Cisco Aznar. Mélangeant tout à la fois les genres, les techniques, les pays, les cultures et les symboles, il s'exposerait à se voir reprocher un joyeux désordre et une absence totale de fil conducteur, si l'absolue rigueur qu'il apporte au réglage de la moindre scène ne finissait par l'emporter sur tout le reste.

### La rigueur des artistes

Cette rigueur est d'ailleurs étayée par les évolutions des apprentis artistes du Centre d'art et de formation aux arts du cirque Annie Fratellini, qui contribuent énormément à la beauté et à la fluidité du spectacle, encore renforcées par les éclairages de Samuel Marchina.

Musicalement, Turandot est un ouvrage assez disparate, dont l'approche peut sembler ardue. Mais, à la direction de l'orchestre, Daniel Kawka sait révéler toute la dimension d'un opéra qui emprunte à des influences a priori opposées, parmi lesquelles Wagner, Richard Strauss, mais aussi, l'opéra français du XIX<sup>e</sup> siècle. Quant aux solistes, ils sont parfaitement impliqués, scéniquement et vocalement. Ainsi, Sabine Hogrefé, qui allie les accents d'une chanteuse wagnérienne et les talents évidents d'une comédienne, fait éclater l'aspect "femme fatale" du personnage de Turandot.

Par leur travail, tous les intervenants portent cette Turandot au plus haut. Pari gagné !



A la Une > Culture

Critique

# La "Turandot" parodique de Ferruccio Busoni

Le Monde | 11.03.11 | 15h49 • Mis à jour le 11.03.11 | 15h49

**DIJON ENVOYÉE SPÉCIALE** - Une Turandot peut en cacher une autre : en produisant la rare *Turandot* du compositeur italien Ferruccio Busoni (1866-1924), l'Opéra de Dijon crée l'événement. Tout le monde connaît la princesse chinoise de Giacomo Puccini (1858-1924), dont la froide beauté fait perdre la tête à ses prétendants, décapités faute de ne pouvoir résoudre les énigmes qu'elle pose.

Mais l'on sait moins que Busoni, plus connu pour son *Doktor Faust* et comme pianiste prodige et grand virtuose, a composé quelque dix ans plus tôt (en 1917) une *Turandot*, chantée en allemand, autrement plus fidèle à l'esprit original de la fable comique de Carlo Gozzi (1720-1806) que ne l'est la fresque puccinienne. Les raisons de cette désaffection ? Ferruccio Busoni n'a épousé ni le dogme wagnérien de l'art total ni l'expressivité du vérisme italien, mais les a cocufiés l'un avec l'autre. Son syncrétisme brillant, empreint de néoclassicisme, touche également au langage atonal. Il le rend difficile à classer, d'où la coupable négligence dont il est victime, ici réparée.

La mise en scène de ce spectacle drôle et enlevé a été confiée au jeune metteur en scène catalan Cisco Aznar, ex-danseur de Maurice Béjart et auteur remarqué d'un *Didon et Enée* d'Henry Purcell (1659-1695), à Lausanne (Suisse), en 2010. C'est d'ailleurs en chorégraphe des arts de la scène (il mêle habilement musique, cirque, danse et cinéma) qu'il a conçu une parodie gentiment déjantée, à forte dominante germano-espagnole. Un long prologue vidéo, résumé du synopsis, filme les chanteurs muets dans une esthétique oscillant entre le surréalisme de Luis Buñuel et l'hypperréalisme de Pedro Almodovar. Sur le plateau, même euphorie citationnelle.

La Turandot de l'Allemande Sabine Hogrefe, tour à tour pétulante diva peroxydée du cinéma hollywoodien et plantureuse Gretchen à blondes tresses, fait mouche aussi vocalement ; de même le prince Kalaf de Thomas Piffka, avec son chapeau noir, sa cravate rouge et sa moustache à la Salvador Dali. Sur le plateau comme dans la fosse, on se régale. Daniel Kawka donne toute la mesure de cette musique à la verve colorée, brillamment orchestrée.

Bien sûr, la vilaine princesse finira par épouser son prince après qu'il aura résolu les énigmes, dont la plus troublante reste celle de la fin : Turandot a rejoint le lit conjugal. Elle rit dans sa robe de mariée, une hache à la main, le visage jubilatoire, couvert de sang.

Un spectacle à voir, et à revoir sur le site Internet d'Arte, où il sera disponible à partir du 11 mars jusqu'à mi-juin.





## La Scène

[Scène] Lyrique

### Turandot de Busoni

► [Dijon] Qu'on leur coupe la tête !

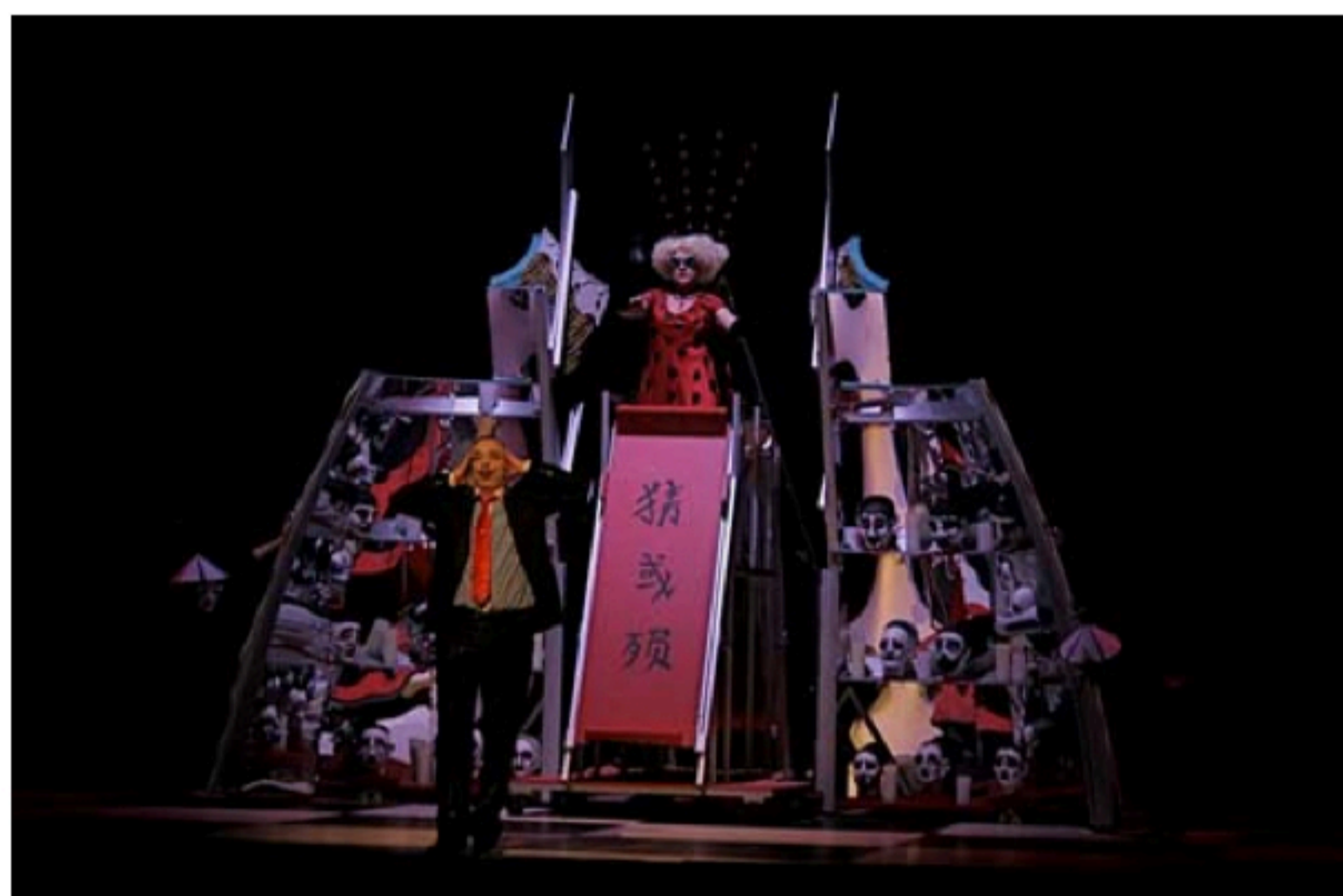


**Dijon.** Auditorium. 13-III-2011.  
**Ferruccio Busoni** (1866- 1924) :  
*Turandot*, opéra d'après la pièce de  
**Carlo Gozzi**, créé au Stadttheater de  
Zurich en mai 1917. Mise en scène et  
chorégraphie : **Cisco Aznar**.  
Scénographie et costumes : **Luis Lara**.  
Vidéo : **Cisco Aznar** et **Andreas  
Pfiffner**. Lumières : **Samuel Marchina**.  
Chef de chœur : **Valérie Fayet**. Chef de  
chant : **Emmanuel Olivier**. Danseurs :  
**Noëmi Alberganti, Vincent Clavaguera  
Pratx, Laure Dupont, Yannis François,  
Luciana Reolon, Hannah Shakti**. Avec :  
**Sabine Hogrefe**, la princesse Turandot ;  
**Mischa Scheliomanski**, l'empereur  
Altoum son père ; **Diana Axentii**,  
Adelma la confidente ; **Thomas Piffka**,  
le prince Kalaf ; **Loïc Felix**, Truffaldino.  
Avec les apprentis du Centre d'Art et de  
Formation aux Arts du cirque-Académie  
Fratellini et les élèves du Conservatoire  
Régional de Dijon. **Orchestre Dijon-  
Bourgogne** et **Chœur de l'Opéra de Dijon**, direction musicale : **Daniel Kawka**.



Loin des habitudes, des opéras italiens ou allemands battus et rebattus, voici une production locale pleine d'audaces. Le choix de mettre en parallèle cette œuvre d'un auteur oublié avec des pièces théâtrales de Gozzi jouées l'an dernier à Dijon montre un certain souci pédagogique de la part des programmeurs, et il fallait aussi une certaine audace pour monter un opéra du XXe siècle, et pour exhumer un compositeur dont on ne parle pas beaucoup.

Cette princesse Turandot-là est bien le même personnage que celui que l'on entend dans l'opéra de Puccini : elle veut garder sa liberté de fille, et élimine, grâce à des devinettes insolubles, ses nombreux prétendants attirés par sa beauté. Busoni n'insiste pas sur le côté musicalement exotique, ni dans le domaine harmonique ni par l'instrumentation ; il va plutôt en tirer une fable légère sur le passage à l'engagement social que nécessite habituellement l'amour, et aussi sur la cruauté des femmes. Il tient à conserver cette vivacité de ton qui fait le charme des pièces de théâtre du XVIIIe siècle, et pour cette raison, il n'encombre pas son écriture d'arie ni de monologues interminables : son style serait plutôt celui du Singspiel incisif à la manière de Mozart, avec des pointes de bouffonneries : on pense à *L'enlèvement au sérail* plus d'une fois.



L'accompagnement orchestral est d'ailleurs rempli de tournures néoclassiques comme autant de clins d'œil d'écriture : on entend même une fugue ! Mais la présence de personnages comiques tels que Truffaldino (Loïc Felix, excellent) et de rôles plus conventionnels comme celui du prince Kalaf (Thomas Piffka, très convaincant), renforce l'impression que Turandot est sur le qui-vive et se sert de sa cruauté comme ultime défense. En somme, Busoni utilise le merveilleux de la fable et le dépaysement dans l'espace pour traiter des sujets éternels avec un ton badin : il renoue là avec la *comedia dell'arte* et annonce le style des spectacles de cabaret berlinois de l'entre-deux guerres. Les chanteurs ont bien su s'adapter à ce rythme, et leur jeu est plein de naturel.

Le metteur en scène a très bien su créer cette atmosphère en jouant avec maestria sur plusieurs tableaux : il mêle avec vivacité la danse, le cirque et ses acrobates, les figurants et les chanteurs dans une action menée tambour battant. Les costumes évoquent tour à tour les cabarets, la féerie des contes, la Chine selon les clichés d'usage et les vedettes platinées du cinéma muet. Ce joyeux collage à la manière Dada est franchement une réussite, tout comme l'utilisation de la projection cinématographique en fond de scène. Celle-ci se déroule en avant-propos d'une manière un peu longue, mais ensuite les images en noir et blanc ou colorisées avec des tons rouges proposent une autre lecture de la partition, allant jusqu'à suggérer une fin plus cruelle... mais peut-être plus conforme à la personnalité de l'héroïne.

Ce divertissement coloré et spirituel « mérite le détour »...





## Turandot de Busoni à Dijon : Espagne en Chine ou Chine en Espagne

lundi 14 mars 2011 par Nicolas Mesnier-Nature



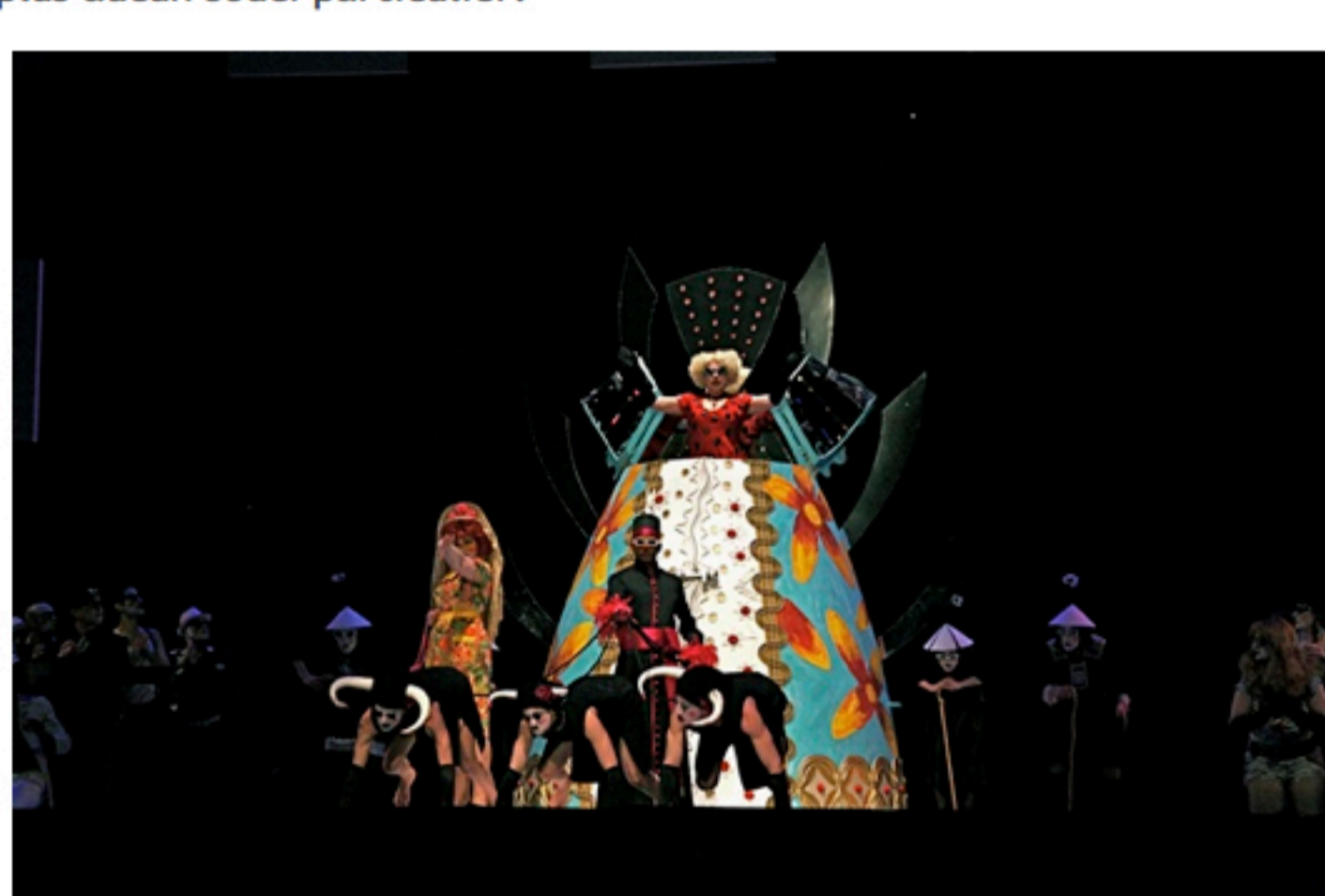
©Gilles Abegg

Pour cette ultime représentation à Dijon de la méconnue *Turandot* de Ferruccio Busoni, nous assisterons à un spectacle total, mariant les arts avec virtuosité, dans une déroutante mais convaincante production à multiples facettes.

Si l'opéra homonyme de Puccini gardait sa forte connotation de drame lyrique largement empreint de couleurs musicales orientales, celui de Busoni, composé quelques années auparavant, reste nettement dans l'esprit de la fable légendaire, avec ses personnages directement issus de la *comedia dell'arte* : Truffaldino, Pantalone et Tartaglia. De plus, l'expression générale demeure confinée dans des scènes plutôt intimistes et peu spectaculaires, beaucoup moins morbides et sentimentales que le vérisme puccinien.

Mais la simplicité de l'action ne fera pas oublier la richesse de l'orchestration, bien mise en valeur par la direction engagée et enthousiaste de Daniel Kawka. La distribution quant à elle, partage cet engouement, et malgré un rôle-titre (Sabine Hogrefe) quelque peu antinomique physiquement et très en force vocalement mais avec une tendance au vibrato, les autres personnages forment un tout relativement

homogène, bien campé et dénué de défauts majeurs. Tant Thomas Piffka (Kalaf), Mischa Schelomianski (Altoum), que Loïc Felix (Truffaldino) furent chaleureusement ovationnés. Les parties chorales ne posaient elles non plus aucun souci particulier.



©Gilles Abegg

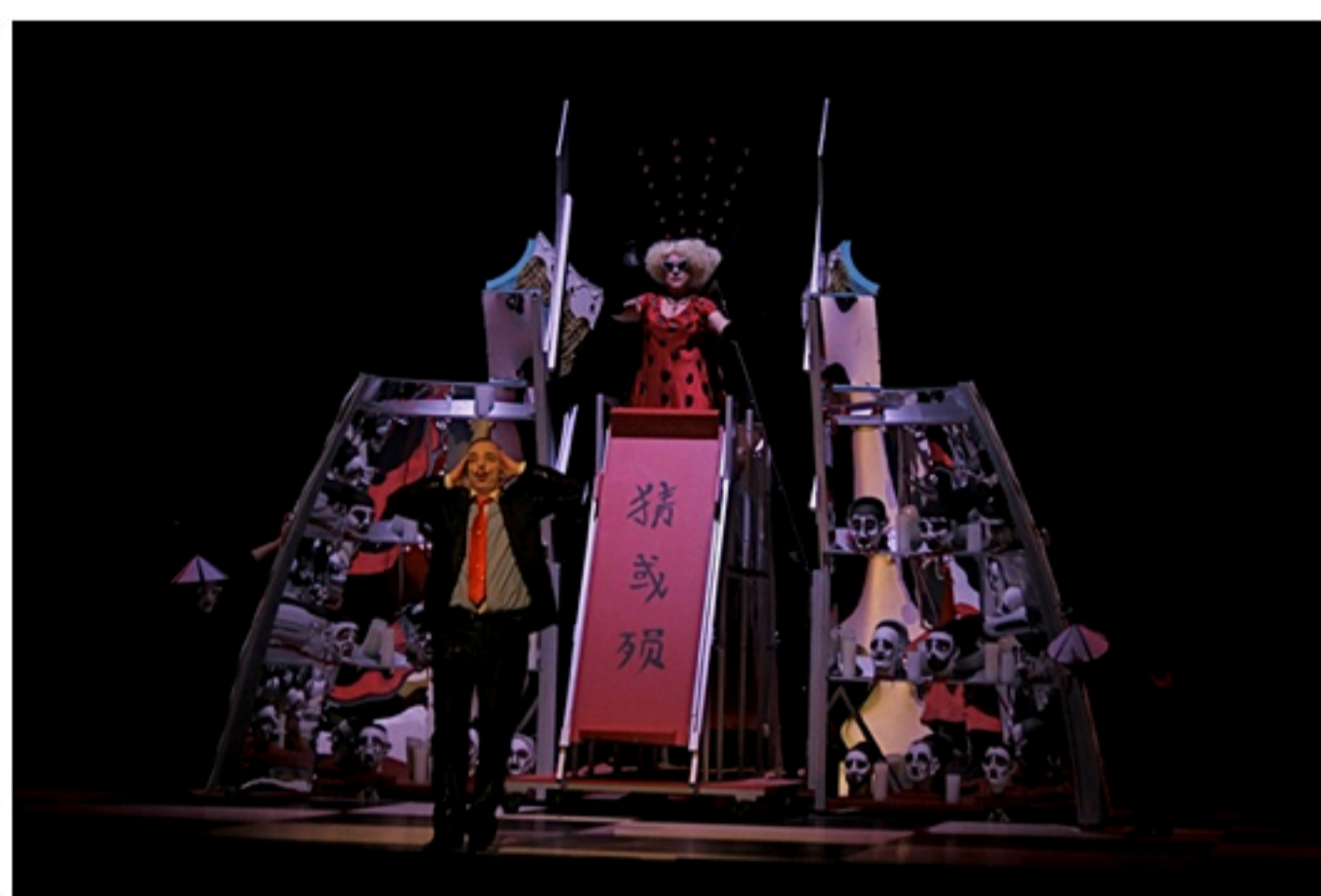
Mais ce qu'on retiendra davantage de cette production originale, c'est la mise en scène et la chorégraphie suprêmement imaginatives du catalan Cisco Aznar. La *Turandot* de Busoni donne en effet au metteur en scène désireux de ne pas sombrer dans l'orientalisme de pacotille les moyens de développer son imaginaire.

Autant avec Puccini il paraît difficilement possible de faire autrement que de jouer la carte asiatique tant la musique garde son cachet local, autant Busoni permet une extrapolation davantage aisée sans pour autant rompre totalement avec le lieu de l'action, la Chine. Et Cisco Aznar ne s'en prive pas. Il va même encore plus loin en y associant avec audace sa propre culture hispanique. Et comme si cela ne suffisait pas, un niveau de lecture supplémentaire dont nous ne posséderons pas toutes les clés se surajoute sous une forme filmique.



©Gilles Abegg

C'est ainsi que débute la représentation avec, dans le style du muet, l'annonce de la fin d'une précédente œuvre (*l'Arlecchino* du compositeur) puis des extraits cinématographiques défilant sur un écran de cinéma placé à l'arrière-plan. On y voit de courts extraits montés en enfilade de Robert Aldrich (*Qu'est-il arrivé à Baby Jane ?*), de Nicholas Ray (*La fureur de vivre*), de Charles Vidor (*Gilda*), d'Ingmar Bergman (*Le septième sceau*) et de Tex Avery (*I love to Singa*). L'amour, la mort, la femme fatale les unissent et font partie d'une même mythologie de la culture occidentale. Suit un film « original » farfelu, dont on se rendra compte plus tard, Cisco Aznar jouant avec le réel et l'imaginaire, que les protagonistes sont tous des interprètes de l'opéra, danseurs et chœurs compris. La projection (il est vrai un peu longue) continuera par intermittences durant le spectacle. Ce court-métrage en noir et blanc ponctué de touches de couleurs vives (surtout le rouge sang) très bien mis en scène, est bardé de symboles nous faisant voyager dans un monde onirique et fantastique synthétisant le surréalisme buñuelien et l'imaginaire d'Almodovar. Les extraits musicaux illustratifs (musiques argentines, Chavela Vargas, Antonio Machín et Marilyn Monroe) n'ont rien à voir avec la musique de Busoni. Passée la première stupeur, nous rentrons alors dans la « réalité » opératique.



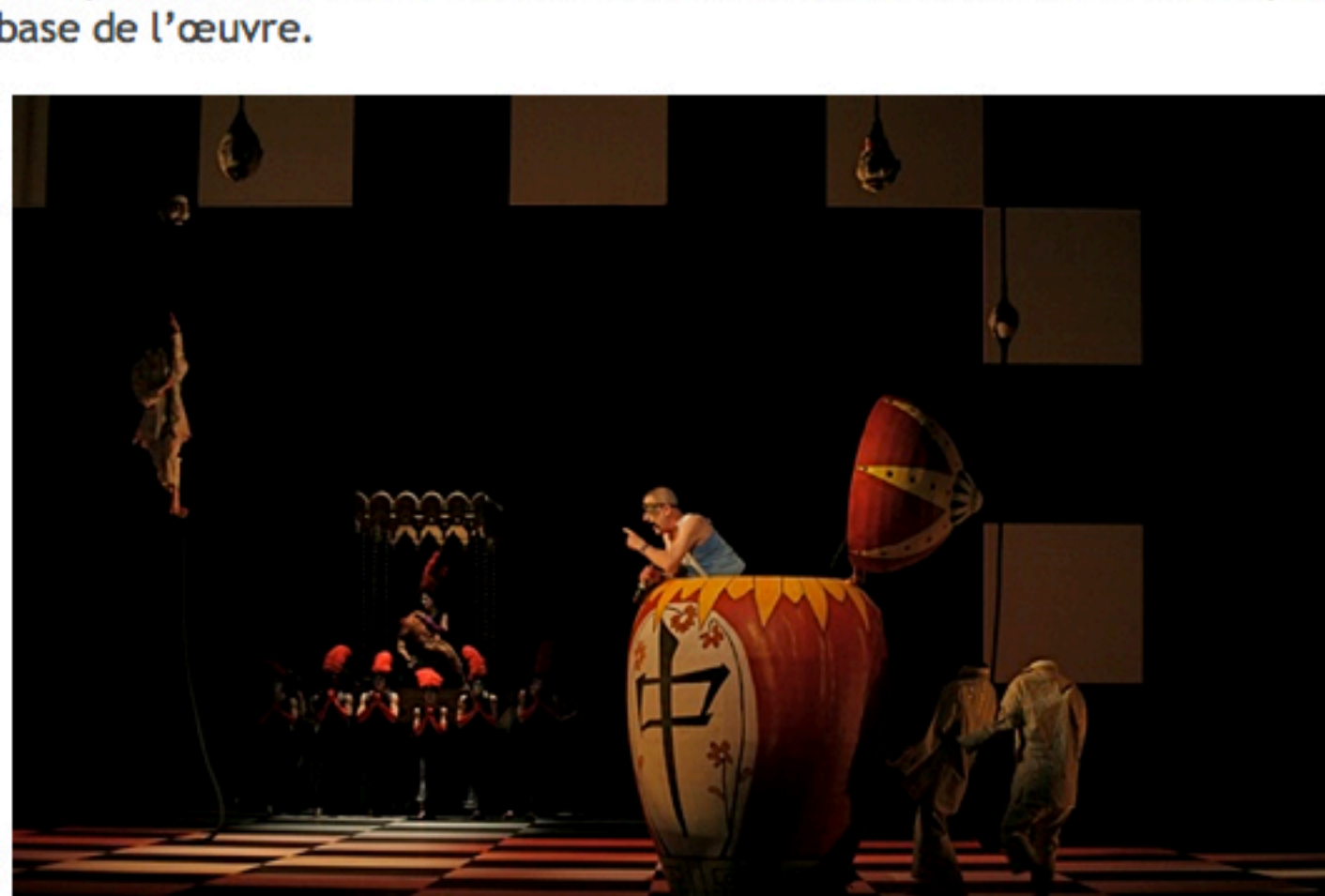
©Gilles Abegg

Mais là encore, mélange des genres : la Chine est évoquée sans lourdeurs, par touches symboliques - panoplies, objets (tasse de thé, potiche, vase, vélos), caractères chinois, couleurs. Le rouge permet au metteur en scène de faire se rencontrer les deux cultures qu'a priori tout oppose : symbole du bonheur en Chine, le rouge universel est aussi couleur du sang que répand Turandot en coupant les têtes, et couleur de l'amour. Associé au noir, c'est l'Espagne : omniprésente, elle l'est entre autres lors du déroulement des épreuves où Kalaf met à mort comme à une corrida les trois taureaux-humains tirant le char de Turandot. Qui dit Espagne dit aussi catholicisme et Cisco Aznar, non sans humour provocateur, affuble le chef des eunuques Truffaldino d'un habit d'éminence de l'Église et de lunettes à la Polnareff. Lors des trois épreuves, les chœurs-spectateurs, dont toutes les tenues de cabarets sont différentes, sont chorégraphiés comme assistant à une messe. Kalaf, à genoux sur un prie-dieu, reçoit les réponses aux questions de Turandot par l'intermédiaire d'une petite fille déguisée en angelot avec ailes dorsales, dont pas un des protagonistes, sauf l'intéressé, ne semble remarquer la présence. Celle-ci réapparaîtra en portant un cœur lorsque l'amour entre Kalaf et la Princesse éclatera. Tous deux se trouveront à la barre fictive d'un navire imaginaire, prêts à partir vers une autre vie qu'on imagine heureuse, alors que, sur l'écran de l'arrière-plan, la même Turandot décapite l'aimé endormi dans son lit...



©Gilles Abegg

Aznar fait parler les costumes : Turandot, d'abord en robe rouge et cheveux oxygénés en début d'acte, caricature de Marilyn, devient, au moment des doutes, petite fille avec robe bleue et ours dans ses appartements. A la fin, sûre d'elle, elle est incarnée de l'Espagne, en robe noire cernée en bas de robes rouges. Kalaf enfin, rappelle furieusement un certain Voltaire à la fin de sa vie. Les nombreux personnages sans tête qui défilent au début sur scène, évoluent comme des fantômes pour rappeler le drame qui est à la base de l'œuvre.



©Gilles Abegg

La réussite de cette production est au rendez-vous, à n'en pas douter, et le public l'ovationnant a suivi Cisco Aznar dans son imaginaire. Pourtant, cette mise en scène décalée et iconoclaste prend le dessus sur la musique : les multiples interprétations l'éclipseraient presque, tant les niveaux de lectures accumulés accaparent l'esprit. Sans doute une plus grande simplicité n'aurait-elle pas nui, rééquilibrant le visuel au profit de l'auditif.



**Ferruccio BUSONI**  
(1866-1924)

***Turandot***

Fable chinoise en 2 actes

(créée au Stadttheater de Zürich le 11 mai 1917)<sup>1</sup>  
d'après la Fable théâtrale en 5 actes de Carlo Gozzi (1762),  
livret du compositeur



© Gilles Abegg

**Œuvre méconnue à découvrir absolument**

Œuvre mal-aimée ? Plutôt mal connue, éclipsée par celle de Puccini, la *Turandot* de Busoni est beaucoup plus fidèle à la pièce de Gozzi. Musicalement, elle se situe à cheval sur de nombreux genres, mais la partition est très agréable et s'écoute avec intérêt. A Dijon, l'œil déformant du metteur en scène (et chorégraphe) **Cisco Aznar** nous offre un spectacle foisonnant, dans le genre comédie musicale, d'un niveau de qualité qu'il est rare de voir en France. La scénographie et les costumes de **Luis Lara**, jouant entre le noir et les couleurs vives, merveilleusement éclairés par **Samuel Marchina**, sont accompagnés de vidéos de Cisco Aznar et **Andreas Pfiffner** qui occupent tout le fond de scène, et qui s'intègrent parfaitement à l'action sans prendre le pas sur elle (contrairement à celle de Bill Viola dans le *Tristan* de Bastille).

La dramaturgie est en grande partie repensée à partir du thème du film de Robert Aldrich, *Qu'est-il arrivé à Baby Jane*. Ce film, en 1962, avait fait l'effet d'une bombe : joué par une Bette Davis qui avait accepté de s'enlaidir, il montrait tout le poids de la petite enfance sur le développement de la personnalité. Le postulat développé ici veut donc que ce soit petite fille que Turandot ait construit sa propre déstructuration. Une fois adulte, oscillant entre Rita Hayworth et Marilyn Monroe, elle aussi est en mal d'amour, entourée des têtes de ses prétendants éconduits rangées dans des placards ou pendant à des branches d'arbres comme autant de fruits monstrueux. Et à la fin, alors que l'opéra lui fait chanter les réjouissances du mariage, c'est son mari que le metteur en scène (et sa névrose obsessionnelle) lui font décapiter, en l'éclaboussant d'un sang qu'elle reçoit avec une évidente jubilation.

A propos de cinéma, Almodovar n'est jamais loin dans cette mise en scène extraordinaire – dans tous les sens du terme – qui mêle Espagne, Italie, Allemagne et Amérique du Sud, et bien sûr une Chine de rêve esquissée à travers des ballets confondants par leurs qualités rythmiques et évocatrices, et par l'art accompli de leurs interprètes. Entre fantastique, caricature, pantomime et cirque<sup>2</sup>, l'action se déroule sur un rythme infernal : danses genre Rockettes des années 20, ecclésiastique castrateur de service, SM des travestis berlinois, cartes à jouer d'*Alice au Pays des Merveilles* et mises à mort de taureaux espagnols devant une Turandot habillée en Carmencita. D'aucuns diront que trop, c'est trop, mais la démesure, en l'occurrence, sied bien à cette relecture de l'œuvre, d'autant que tout y est drôle<sup>3</sup> et plein de clins d'œil.

La distribution, de grande qualité, est solide et sans failles. Toutes les voix sont fort belles, à commencer par **Sabine Hogrefe** (Turandot), chanteuse wagnérienne<sup>4</sup> à l'émission rappelant celle de Birgit Nilsson. A la fois pleine d'humour et bonne technicienne, elle s'est adaptée parfaitement à ce que lui a demandé le metteur en scène. **Thomas Piffka** (Kalaf) est un excellent ténor, à la voix puissante et sonore, et au jeu bien adapté, entre *L'Opéra de Quat'Sous* et *Certains l'aiment chaud*. **Diana Axentii** (Adelma) défend avec art son rôle de suivante qui, pour une fois, n'a rien d'ennuyeux. Et **Loïc Felix** (Truffaldino) a une fort belle et puissante voix de trial qui doit faire merveille également dans beaucoup d'autres rôles (par exemple le caissier des *Brigands* que l'on va revoir prochainement avec lui à Paris). Le reste de la distribution, avec notamment **Mischa Schelomianski** (Altoum), **Bernard Deletré** (Barak), **Josef Wagner** et **Igor Gnidii** (les ministres) est tout aussi excellente. Le chef **Daniel Kawka** mène tout son monde avec fougue et précision, rendant parfaitement justice à tous les aspects de la partition.

Seule ombre au tableau, cette somptueuse et exceptionnelle production n'est donnée que trois fois à Dijon. On souhaite la voir présentée sur d'autres scènes en attendant la vidéo.